32. N° 41. 27070 Case FRC 23599

LA MECHE DÉCOUVERTE,

OU

LE DERNIER MOYEN

DES

JACOBINS

LES bastilles sont une seconde fois détruites; les tyrans ne sont plus; le règne de la terreur, du meurtre et du brigandage est cessé; il fait place à celui de la justice et de l'humanité. La Convention se montre, par sa contenance noble et ferme, digne de la mission importante que lui a confiée un grand peuple. Le pouvoir n'est plus dans les mains d'un ou de deux comités; il réside dans le corps entier du Sénat: chacun de ses membres, entouré du respect qui lui est dû, prend également part aux déliberations; jadis, beaucoup d'entre eux n'y étaient appelés que pour la forme.

L'homme paisible qui suit les loix, n'est plus poursuivi jusque dans son humble asile par le lâche calomniateur; il s'endort d'un sommeil tranquille, et ne craint pas qu'on vienne l'arracher,

THE NEWBERRY LIBRARY



jusque sur le cœur d'une épouse, pour le plonger dans l'horrible séjour qui n'eût jamais dû être habité que par le crime.

L'épouse rassurée surle sort d'un époux vertueux, se livre sans effroi aux doux épanchemens de la nature et de l'amour; elle n'envisage plus un veuvage prématuré, et ne tremble plus de mettre au jour un fils qui ne verra jamais son père.

La mère courageuse et sensible allaite son enfant, sans être en proie à la cruelle idée qu'une révolution inattendue ne la prive de remplir, jusqu'à la fin, cette fonction pénible, mais sacrée.

La fille ne frissonne plus, en songeant qu'on peut enlever à sa jeunesse et à son inexpérience, le protecteur que lui donna le ciel.

On ne nous force plus de voir dans chacun de nos concitoyens un conspirateur, un ennemi ..... nous y voyons un frère.

L'heure où l'homme épuisé sous le poids des travaux du jour, cherche un repos nécessaire, pour retrouver de nouvelles forces, utiles à sa patrie ainsi qu'à sa famille, n'est plus troublé par le bruit des arrestations illicites. Le moment de la paix et des plaisirs n'amène plus des scènes horribles et déchirantes : le silence des nuits est respecté; on ne viole plus les droits les plus sacrés de l'homme, en en proclamant la sainteté. Le nom de la loi trop long-

tems profané, ce nom cher et consolant n'est plus le signal de l'anarchie ; loin de jeter, comme autrefois, l'épouvante dans les ames, il les rassure.

Si l'on entend frapper à sa porte, au moment où l'on n'attend personne, le cœur ne bat plus de saisissement. On donne asile à son ami, on reçoit ses secrets, on le rend dépositaire des siens, on se plait à recueillir ses larmes, il se plait à recueillir les vôtres ; une douce confiance remplace de cruels soupçons. On parle, on écrit, on ne court plus le danger d'être poursuivi pour énoncer ses opinions. Si le zèle vous engage dans des erreurs, on ne vous en fait plus un crime. Chaque citoyen prend une part active aux affaires publiques, il met au jour ses craintes, il ne concentre plus sa joie. Il n'est plus *suspect* en s'affligeant d'une défaite, en se réjouissant d'une victoire. Il n'est plus *suspect* en consacrant une partie de son revenu, s'il est riche, au soulagement de ses frères, en ne donnant rien, s'il est dans l'indigence. Il lit les papiers publics, sans pâlir ; il est certain de n'y plus trouver une liste de proscription: Il attend chaque décret avec l'impatience de l'espoir, et voit se réaliser les idées qu'il a conçues de la liberté et de l'égalité, pour lesquelles il a fait tous les genres de sacrifices depuis cinq ans, sacrifices qu'il est prêt à faire encore, et rejetant loin de lui le souvenir

des maux qui l'ont frappé, il se trouve maintenant, comme au sortir d'un songe douloureux et pénible, suivi du plus heureux réveil.

Quelle différence de situation ! que de brillantes déstinées n'avons-nous pas le droit d'attendre ! Nous ne marchons plus dans un sentier couvert de précipices ; nos pas s'arrêtent complaisamment dans un chemin couvert de fleurs. Peuple, ce changement est ton ouvrage; mais, *prends-y garde*; on cherche à le détruire.

Les intrigans, *les Cannibales*, les *sappeurs* des vrais principes, ceux à qui il ne reste d'humain que le nom, voyant dans ton bonheur, un obstacle à leur horrible félicité, changent uue marche trop connue, et t'environnent de nouveaux pièges qui peuvent reculer, au moins, le moment desiré, s'ils ne l'éloignent, hélas ! pour toujours. Je dénonce avec courage, à toi, à tes représentans, leurs nouvelles manœuvres. Je me croirais coupable de garder le silence, quand l'intérêt commun me fait un devoir de le rompre.

L'habitant des campagnes absorbé sous le poids des travaux pénibles du corps, auxquels le besoin l'oblige de se consacrer tout entier, ne peut trouver dans un esprit juste, mais non cultivé, les ressources que l'habitant des grandes communes

trouve dans le sien. Il s'étonne de chaque événement, parce qu'il ne réfléchit pas sur les causes qui l'ont produit, et celui qui s'est emparé de sa confiance, commande en maître à son opinion, de même que l'artiste commande aux cordes mobiles de l'instrument accoutumé à rendre à son gré différens accords sous ses doigts.

Le laboureur simple et vrai comme la nature, ne soupçonne personne d'un artifice qui lui est étranger, il adore la liberté; un intrigant couvert du masque du patriotisme le subjugue aisément, et l'entraîne, sans qu'il s'en apperçoive, vers un but contraire à ses desirs; aussi les petites communes furent-elles principalement le théâtre des scènes tragiques dont nous frémissons encore tous. C'est là que les *délations*, les *incarcérations* ont été les plus multipliées. C'est là qu'on se servait d'un mot jeté au hasard dans un moment de colère, pour dresser un procès verbal d'accusation; l'honnête homme qui y avait donné lieu sans le vouloir, le signoit en gémissant, mais il n'osait pas refuser de le signer; *la terreur étoit à l'ordre du jour.* C'est là qu'un ou deux hommes exerçaient un pouvoir despotique sur tous leurs concitoyens; c'est là qu'on tremblait d'avancer un mot, de jeter un regard, qui décelât ses véritables sentimens.

J'ai vu dans un village composé de cent et quelques feux, trente deux citoyens ravis à leurs foyers, sans aucune cause *de suspicion*. Qu'on ne m'objecte pas que c'etaient des *ci-devants*, *des gens riches* : plusieurs n'avaient jamais possédé deux *culottes*, un d'eux, entre autre, père de cinq enfans, et l'époux d'une compagne qui était sur le point de l'enrichir d'un sixième, emporta le jour de son arrestation les derniers *dix francs* qui restaient dans sa maison. Si quelques ames charitables n'eussent porté des secours à sa compagne, à la *lettre* elle périssait de faim ainsi que toute sa famille. Quel était le crime de ces bonnes gens ? ils avaient eu le malheur de déplaire à un des agens du triumvirat; tout le monde était instruit que c'était là leur seul crime ; cependant, la plus grande partie de leurs concitoyens qui les *aimaient*, qui leurs rendaient justice dans le fond de leurs cœurs, *chantaient* au milieu de la force armée qui présidait à leurs enlévemens; ils étaient comme *Sosie, ils avaient peur de montrer de la peur*. Je ne vous en veux pas hommes craintifs, mais sensibles, les transports de joie que vous avez fait éclater à leur retour, les larmes de plaisir qui coulaient de vos yeux, et dont vous inondiez leurs visages, le respect que vous montriez pour leur infortune, votre douce inquiétude relative à la faiblesse de leurs fautes, les soins que vous avez

pris, pour les rendre à la liberté, du moment où l'on pût demander justice sans se perdre, vous lave entièrement à mes yeux des applaudissemens contraints que vous fîtes entendre à leur départ.

J'ai cité ce trait du regne des triumvirs, pour montrer combien il est facile de s'emparer de l'opinion de l'habitant des campagnes, on de le forcer du moins, à la taire. Revenons à mon sujet.

Les gens qui crient le plus haut contre le *modérantisme*, ceux qui prétendent que l'aristocratie relève la tête, ceux-là, qui seuls sont véritablement des aristocrates, puisqu'ils conspirent contre *l'union*, cette unique sauve-garde du gouvernement républicain, sé servent dans ce moment de l'empire que leur a donné un peu d'éloquence, soutenue de beaucoup d'audace, pour égarer les hommes dont j'ai parlé ci-dessus. Ils ne leur prêchent plus le pillage, la délation, le sang, au nom du respect pour la propriété, de la justice, et de l'humanité. Ils saven tqu'on ne se prend pas deux fois au même piège. Ils empruntent un autre langage plus propre à trouver accès dans leurs cœurs.

Après avoir retracé à leurs yeux les différens malheurs qui sont une suite naturelle de cinq ans de révolution, ils osent dire que des maux plus grands que ceux qu'ils ont éprouvés jusqu'ici, les attendent encore : à chaque réquisition de grains,

ils leur font craindre la famine, ils assurent qu'elle ne peut manquer de se faire sentir quelque jour, et que celui dont le bras force la terre à devenir fertile, en traçant sur son sein de pénibles sillons, doit en être atteint avant les autres.

Ils plaisantent de nos victoires, et font courir le bruit que la seconde réquisition recevra bientôt l'ordre de partir.

Mais le premier objet de leurs atroces calomnies, c'est la Convention nationale, ils la peignent comme un recéptacle d'hommes impurs et lâches qui ne s'occupent que de leur intérêt personnel, sans songer à l'intérêt public. Ils la peignent en proie à de cruelles divisions, ils la peignent déchirée par différens partis, dont aucun ne veut la liberté. C'est en vain, s'écrient-ils, que vous vous êtes sacrifiés pour elle; c'est en vain que vos fils ont volé aux frontières pour la défendre ; vous ne l'aurez jamais ; vous n'aurez gagné au changement de sistême dans le gouvernement qu'un peu plus d'esclavage, avec moins d'abondance ; mais quel remède trouver à cette maladie politique ; nous l'ignorons; nous vous en avions donné un; vous vous êtes lassés de le suivre. Dés qu'on fait un pas rétrograde en révolution, la chose publique est en danger; nous avions voulu la sauver, mais vous l'avez perdue en nous abandonnant ; vous seriez

désormais sous le joug de cinq à six cent tyrans qui perpétueront la guerre intérieure, et extérieure qui vous dévore, à moins que vous ne préfériez rentrer sous le joug d'un seul qui pourra vous donner la paix. Voici l'ordre du jour de ces *messieurs*. *Peuple, prens-y garde.*

Déjà, quelques esprits vacillans, trompés par ces discours insidieux, n'ont pas rougi de déplorer hautement la perte de l'ancien régime; déjà, ils se prononcent en faveur d'un gouvernement qu'ils abhorrent en secret, par la crainte d'un gouvernement plus redoutable encore, et je pourrais citer une commune distante seulement de trois lieues de Paris, où l'on n'a lu aucune des lois rendues depuis deux mois; quel peut donc être le but de cette marche extraordinaire employée depuis peu par les ci-devants meneurs? le voici; *Peuple, prends-y garde.*

Les hommes simples qu'ils jettent en avant pour proposer des mesures *contre-révolutionnaires*, bientôt dénoncés par eux-mêmes, ne te paraitraient plus que les agens des *ci-devants*, des *modérés*, des *muscadins*, des *détenus*, qui ne te remercieraient de les avoir rendus à la liberté, qu'en formant des complots pour te faire perdre la tienne; quel azile trouver contre eux? comment déjouer leurs infâmes projets? Ils t'ouvriraient leurs bras, ils armeraient les tiens; tu te baterais contre toi-même; tu plongerais le

poignard dans le sein de tes frères en croyant le plonger dans celui de tes ennemis. Alors tu perdrais tout le fruit de ta dernière victoire. Plus de liberté de penser, d'écrire, plus de respect pour les propriétés, plus de sureté pour les personnes. Tout retomberait dans le cahos, les nouveaux fondemens de l'édifice de ton bonheur s'écrouleraient encore; les arts, ces doux consolateurs de l'humanité seraient plongés dans le néant, ainsi que ceux qui les ont fait servir à t'éclairer sur leurs intérêts; tu deviendrais encore la proie des *dilapidateurs*, des *égorgeurs*; si tu doutes que ce soit du sein de cette seule classe d'hommes, que partent les coups que l'on te porte, jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans ce moment autour de toi. *Vois qui l'on veut perdre et qui l'on veut sauver;* sont-ce les *modérés*, les *muscadins* qui crient à l'insurrection contre la représentation nationale. Lèvent-ils l'étendard de la révolte, pour empoisonner les bienfaits de la révolution du 9 thermidor ? Peuvent-ils désirer la renaissance des proscriptions, ceux qui composeraient la liste des proscrits ? non sans doute ; leurs salut est dans le tien, ils suivront tes drapeaux; dès long-tems ils n'en veulent pas suivre d'autres ; si l'intérêt de quelques-uns d'entre eux n'était pas le tien, leur intêret les forcerait à se taire. Ne crois donc plus à des *ennemis imaginaires*, mais préviens les coups des

ennemis réels qui nouveaux Prothées empruntent toutes les formes, pour te réduire à moins de frais : je t'ai dit ce que j'ai vu, je t'ai dit ce que je sais; *Peuple, prends-y garde.*

Et vous, dignes Représentans, vous, à qui nous avons confié le soin de notre bonheur et de notre prospérité, vous, qui tenant tout de nous, nous devez tout à votre tour, ne laissez pas faiblir votre énergie; songez que si la liberté succombe, c'est à vous seuls que nous nous en prendrons; prenez toutes les mesures nécessaires pour anéantir ceux qui veulent vous séparer de nous. Nous n'espérons qu'en vous; parlez, nous sommes prêts à nous dévouer au soutien de la cause commune; souvenez-vous que le moment de vaincre ou de mourir est arrivé; tenez vos sermens, nous serons fidèles aux nôtres.

PETIT.

463